

# ÉTHIQUE ET GESTES DE LA CHANCE :

## LA BAXT DES GABORI

### DE TRANSYLVANIE

Martin Olivera

\*  
Ethnologue,  
Association  
Rues et Cités  
(Montreuil)

Cet article a pour sujet la notion de *baxt* – communément traduite par « chance » mais également « sort », « destin » ou « bonheur » – chez des Roms de Roumanie : les Gabori. L'hypothèse en est que leur *baxt* fait de ces Roms ceux qu'ils sont, entre eux, avec les autres Tsiganes et les *Gașe*. Une analyse des réalités gabori sous le signe de cette « chance » bien particulière, à la fois principe général et substance active, qualité individuelle et propriété collective, permet ainsi une meilleure compréhension de leur quotidien.

Plutôt que l'examen détaillé d'un domaine d'expression parmi d'autres de la *baxt*, la démarche adoptée est celle d'une présentation globale de la notion ou, plutôt, de la logique qu'elle met en œuvre. Le lecteur curieux de plus amples développements et de détails ethnographiques pourra éventuellement se reporter au travail plus approfondi duquel émane cet article (Olivera, 2007).

Au-delà des Gabori, quelques généralités préliminaires sur la manière dont sont régulièrement présentés les Tsiganes – en particulier ceux d'Europe orientale – feront mieux saisir l'intérêt heuristique qu'il peut y avoir à se pencher sur le concept de « chance » et d'étudier son expression dans les communautés roms. Suivra une rapide présentation de la société gabor, nécessaire à la progression vers le cœur du propos : les raisons de l'importance capitale de cette *baxt* et ses manifestations quotidiennes.

#### Entre « fier optimisme » et « fatalité négative » : sortir de l'ornière

« Les Tsiganes sont prompts à suggérer que les dés sont pipés en leur faveur », écrit M. Stewart dans un article consacré à l'usage de l'argent chez des Roms hongrois (Stewart, 1994-1 : 53). Tout en évoquant de douloureux souvenirs, I. Lacková intitule pour sa part son autobiographie *Je suis née sous une bonne étoile, ma vie de femme tzigane en Slovaquie* (Lacková, 2000). De la même manière, M. Lakatos met constamment en avant l'optimisme – parfois forcé – des Roms, tandis que son roman retrace les aventures souvent dramatiques d'un jeune Tsigane, de sa famille et de son village

dans la Hongrie des années trente, jusqu'à la déportation. Alors que la troupe monte dans le wagon qui les emmènera vers le camp de la mort, le narrateur écrit : « Lorsqu'on referma les portes des wagons crépis de frais, la légère anxiété que nous avait causé la présence de soldats s'envola d'elle-même. Nous finirions bien par être débarrassés d'eux, comme nous l'avions été des gendarmes. Le principal c'était de pouvoir travailler et manger, le reste on s'en arrangerait. [...] Le bercement du train replongea tous les tziganes dans le monde des rêves, monde rempli de bonheur et d'espoir. » (Lakatos, 1986 : 369).

Dans un registre voisin, romanciers, chroniqueurs et observateurs occasionnels mettent fréquemment en avant la « fierté » des Tsiganes. Cette « fierté » est d'autant plus remarquable que, du point de vue de ces auteurs, le sort semble s'acharner sur eux : Günter Grass parle des Tsiganes et de leur « gaiety in the face of despair » (Grass, 1992). Et si elle nourrit avant tout des fantasmes « gadjo-centrés » (l'« Homme libre de toutes contraintes »), l'image redondante, par exemple chez Walter Starkie, du « Tsigane en haillons ayant une allure de Prince » n'est peut-être pas, malgré tout, totalement inappropriée (Starkie, 1995). Elle doit cependant cohabiter avec d'autres images des Tsiganes, mobilisant celles-là des notions parfaitement opposées à celles de « fierté » et d'« heureuse insouciance ».

Bien des auteurs évoquent en effet le « fatalisme » ou la « résignation » des Tsiganes dans les anciennes Républiques socialistes, en Roumanie notamment. L'Histoire y passerait à côté des Tsiganes, laissant ces derniers dans une temporalité figée (Radista, 1985). B. Houliat invoque l'« héritage de l'esclavage [qui] influence sans doute bien des attitudes : le fatalisme, la résignation, le manque de confiance en soi », suivant en cela N. Gheorghe (Houliat, 1999 : 30 et Gheorghe, 1991). E. Pons estime que les « siècles d'asservissement ont entamé la confiance des Tsiganes en leur avenir. Ils ont mis en péril leur esprit d'initiative, leur dynamisme et engendré une sorte de fatalisme et de résignation face aux événements, allant de la résignation à l'agressivité. » (Pons, 1995 : 29). M. Courtiade reprend les mêmes maux, pour en ajouter d'autres : « On relève l'absence totale de confiance en leur avenir des descendants de ces esclaves, un fatalisme à orientation exclusivement négative. N'ayant pu pendant cinq siècles avoir l'initiative la plus rudimentaire, se faire une cabane, aimer, élever un enfant, ils ont créé une sorte de vision du monde de la désespérance, laquelle est, hélas !, héréditaire. Latente dans les circonstances favorables, cette désespérance ruine tout élan constructif au premier obstacle. Et comme les obstacles ne manquent pas, obstacles de la vie publique

<sup>1</sup> Sans remettre en cause la nécessité d'une meilleure connaissance de ces pages douloureuses de l'histoire des communautés tsiganes, notamment roumaines, Alain Reyniers a récemment invité à relativiser cette noire représentation en introduisant davantage de nuances (Reyniers, 2008).



photo de Martin Olivera

auxquels s'ajoutent les obstacles causés par le racisme, la réaction va de la résignation à l'agressivité, toutes deux souvent extrêmes. » (Courtiade, 1995 : 11-12).

L'esclavage ou le servage en Transylvanie, puis le communisme, auxquels certains ajoutent un perpétuel statut de parias, auraient causé un profond préjudice, multiséculaire, aux « populations tsiganes » dans toute l'Europe centrale et balkanique (Hancock, 1987 et Djuric, 1993). D. Kenrick et G. Puxon élargissent à l'Europe entière ces considérations, estimant finalement que « les brutalités devenues légales, les pendaisons, la vie dans une société qui voudrait vous voir crever, tout cela finit par miner les forces, par provoquer un rétrécissement psychologique et même par amener une dégénérescence » (Kenrick et Puxon, 1974 : 271). M. Courtiade va jusqu'à évoquer un nécessaire « plan de réhabilitation psychique », qu'il juge néanmoins « utopique » (Courtiade, 1995 : 13)<sup>1</sup>.

Voici donc deux conceptions, aussi récurrentes que contradictoires, « du Tsigane » et de ses dispositions face à l'avenir. Peut-être y aurait-il deux discours ? L'un pour l'extérieur – les Gadjé – fait d'apitoiement et de fatalité négative, l'autre tenu entre soi, nourri de toute puissance et d'optimisme définitif ? Les Tsiganes oscilleraient ainsi sans cesse entre deux registres d'autoreprésentation ? À moins que n'existent deux grandes catégories de Tsiganes, ayant peu de choses en commun en dehors de ce regard extérieur qui les « fait » également Tsiganes ? Les uns tout puissants, les autres irrémédiablement résignés ?

Il me semble possible de résoudre autrement ce dilemme troublant notre compréhension. Et si ces stéréotypes ne disent rien du réel, ils peuvent aider à mieux l'interroger, en œuvrant à l'identification,

puis à l'éclairage, des angles morts de notre entendement. Présenter les Tsiganes comme « tristement fatalistes » ou, tout au contraire, « fiers maîtres du monde » me paraît en ce sens révéler une difficulté éprouvée par nous, observateurs occidentaux et Modernes<sup>2</sup>, à saisir certaines réalités, et non renvoyer à une schizophrénie (ou cyclothymie) collective à l'œuvre chez les intéressés. On ne peut en effet pas sérieusement croire que tous les Tsiganes sont individuellement désespérés et, dans le même temps, porteurs d'un optimisme collectif frisant l'insouciance. Ce n'est en tout cas pas le cas des Roms qu'il m'a été donné de fréquenter ces dernières années. Bien qu'impuisantes à mieux rendre compte des réalités, les notions antinomiques de « fier optimisme » et de « fatalisme négatif » renvoient toutefois, indirectement, à une représentation centrale chez de nombreux Tsiganes, et notamment chez les Gabori : la chance (*baxt*). Une « chance » que les Modernes ont décidément bien du mal à saisir.

### La *baxt* des Roms

Nombre d'auteurs ayant travaillé sur des communautés roms ont abordé la question de la chance, selon différentes perspectives. Leurs travaux donnent à voir une grande variété de situations mettant en jeu cette notion.

Dans son étude sur les Roms de Californie, Anne Sutherland traite de la *baxt* au chapitre « Pollution, boundaries, and beliefs ». Elle remarque lors des repas, et notamment par les toasts portés, que « good luck and good health are so commonly phrased together as to appear synonymous ». Il existe selon elle des « *baxt* foods [which] bring good luck to people who eat them [and] are used for curing various illnesses ». Sutherland insiste particulièrement sur ce rapport entre *baxt* et bonne santé, toutes deux garanties par le respect des interdits (alimentaires mais aussi sexuels, corporels) qu'elle détaille. Mais elle note par ailleurs que « generosity brings *baxt* » et évoque très rapidement le rôle de la *baxt* dans le succès en affaires (Sutherland, 1975 : 275-282).

Leonardo Piasere se penche sur la chance dans un chapitre traitant du rapport des *Slovensko Roma* d'Italie avec la religion et le religieux. Tentant de définir la notion de *Devel* (Dieu) chez ces Roms, il remarque : « [Dieu] semble ne dépendre d'aucun être, sinon de baj(t) (chance, sort) de laquelle, d'après quelques-uns, il ne peut pas se soustraire. Parfois, baj(t) et *Devel* semblent correspondre, mais il ne nous semble pas que bajt soit une force personnalisée comme l'est par contre *Devel*. » (Piasere, 1985 : 245). L'idée de *baxt* demeure ainsi énigmatique aux yeux de l'observateur, et

<sup>2</sup> Loin du schéma évolutionniste, j'entends ici par « Modernité » un moment particulier de la pensée occidentale, et non le « triomphe » définitif de la Raison sur les Anciens et la Tradition. Dire des Tsiganes qu'ils ne sont pas des « Modernes » ne signifie donc aucunement qu'ils sont demeurés en marge des évolutions historiques mais qu'ils les vivent et les regardent autrement. Cf. la discussion de la Modernité par Bruno Latour (Latour, 1991).

<sup>3</sup> Cf. également, pour une illustration particulièrement significative de la *baxt* en action : « Fils du marché, les maquignons tsi-ganes et le modèle anthropologique » (Stewart, 1994-2 : 105-126).

<sup>4</sup> *Baxt* = chance. *Baxtalo* = chanceux. *Baxtali* (f), *baxtale* (p).

<sup>5</sup> Selon Le Robert, « chance = Possibilité de se produire par hasard. Heureux hasard ».

devient d'autant plus importante à mieux expliciter que Dieu lui-même en serait dépendant.

Michael Stewart aborde pour sa part la notion dans le chapitre « *A passion for dealing* » traitant du commerce de chevaux pratiqué par les Roms hongrois qu'il a fréquentés ; tout en étant amené à aborder rapidement le terme dans d'autres chapitres tels que « *Gypsy work* » et « *The shame of the body* ». Selon lui, c'est particulièrement par le maquignonage que les Roms se rendent « maîtres du monde » : « *Dealing with horses enabled the Rom to act as « master of themselves », as agent of their destiny in their relations with each other and with *gažos*.* » Et ce grâce, précisément, à la notion de *baxt* « [which] does not exactly correspond to our notion of luck. As luck, efficacy, prosperity, and happiness, *baxt* was one of the constitutive qualities of the Gypsies. » Pour M. Stewart, les Roms passent « from dependence to autonomy through luck » (Stewart, 1997: 164)<sup>3</sup>.

Le concept de « chance », et plus encore sa mise en œuvre et son expression quotidiennes, tiennent donc une place essentielle dans de nombreuses communautés (voir également Miller, 1975 ; Grop-per, 1976 et Williams, 1984). C'est aussi le cas chez les Gabori qui, comme de nombreux Roms, se saluent usuellement par « *Te ave baxtalo !* », littéralement : « Que tu viennes chanceux ! »<sup>4</sup>. Il ne s'agit pas tant de souhaiter la chance à son semblable que de le trouver « chanceux », ici et maintenant, sous-entendu *comme il se doit*. Les Roms ne doivent pas provoquer leur « chance » mais la *vérifier* et, dans le même temps, ne pas la perdre. La *baxt* a en ce sens peu à voir avec la « chance » des *Gaže* qui les entourent<sup>5</sup> : elle n'est en rien hasardeuse ou occasionnelle, mais, bien au contraire, en tout et pour tout *nécessité*.

J'aimerais permettre au lecteur de comprendre ici cette nécessité. Pour ce faire, je restreindrai mon propos aux seuls Gabori de Transylvanie. D'abord parce qu'ils sont ceux pour lesquels je dispose de données de première main. Ensuite, afin de respecter le principe essentiel selon lequel on ne peut mener une analyse détaillée et rigoureuse que d'une seule communauté à la fois (cf. sur ce point Okely, 1983 ; Williams, 1984 ; Piasere, 1985) : ce qui est vrai des Gabori ne l'est pas nécessairement d'autres Roms rou-mains, ni même d'autres Roms transylvains. Car si l'on retrouve l'importance du concept *baxt* dans diverses communautés, la réalité – c'est-à-dire l'expérience – de cette *baxt* est indissociable de son contexte d'expression : la manière qu'ont les Gabori d'être une « nation » (*naŝia*) de « Roms fortunés-chanceux » (*baxtale Ŗoma*) leur est propre. Elle est liée aux rapports qu'ils entretiennent entre

Gabori, mais également aux relations qu'ils ont, ou évitent d'avoir, avec d'autres Tsiganes et à celles qu'ils tissent, au quotidien, avec leurs Gaže<sup>6</sup> (amis, voisins, relations, clients, etc.), ces derniers n'étant pas les mêmes que les *Gaže* des autres Tsiganes.

Si l'on souhaite comprendre comment la *baxt* fait concrètement des Gabori une société particulière, il faut donc renoncer, au moins temporairement, aux discours généraux sur les Tsiganes et les Roms. Les Gabori ne se représentent pas comme une sous-catégorie de la « grande famille rom », elle-même sous-catégorie du vaste « ensemble tsigane ». Ils forment une société, la « nation des Gabori » (*nația Gaborilor*), seule et suffisante. Quelques données générales sur cette société gabor permettront de mieux saisir comment il peut en être ainsi. Il sera alors temps de voir comment la *baxt* fonde et nourrit le romanès gabor : la manière des Gabori d'être eux-mêmes.

### Une « nation » de Roms transylvains : *nația Gaborilor*

« Gabor » est un nom hongrois. Les Gabori ne se nomment pas tous ainsi, mais le patronyme et le prénom sont répandus dans la communauté (certains individus se nomment Gabor Gabor). Ce n'est toutefois que vis-à-vis de l'extérieur, *Gaže* ou autres Tsiganes, que les intéressés utilisent l'ethnonyme. Entre eux, ils disent simplement : « Nous, les Roms » (*Ame Roma*). Ce « Nous » ne correspond pas à ceux que les observateurs regroupent généralement dans la catégorie historico-linguistique « les Roms » : « Nous, les Roms » ne concerne que les semblables, ceux qui se disent Gabori, ceux avec lesquels celui qui parle possède des liens de parenté (par l'alliance et/ou la filiation), délimitant ainsi le cercle de l'endogamie. Après avoir souhaité s'être rencontrés « chanceux » (*baxtalè*), deux Gabori qui ne se connaissent pas chercheront à se relier afin de constater la manière dont ils sont *effectivement* parents (*niamuri*).

Ces Roms<sup>7</sup> seraient aujourd'hui quelques milliers (entre 3 000 et 5 000) à vivre principalement en Transylvanie. Plus précisément, tous se disent originaires d'un réseau de communes et villages autour de Tîrgu-Mureș, correspondant à l'ancien « Siège de Mureș » (*Scaunul Mureș* en roumain, *Maroszárok* en hongrois), en terres sicules<sup>8</sup>. Quelques familles ont commencé à quitter ce « territoire originel » au début des années 1950 pour s'établir dans les environs d'Oradea et de Cluj. Au cours des décennies communistes, les Roms furent de plus en plus nombreux à s'installer ailleurs en Transylvanie, mais également en Hongrie et dans le Banat (Timișoara, Arad), en suivant les nouvelles opportunités écono-

<sup>6</sup> J'orthographe de la sorte *Gaže*, plutôt que « Gadjé », afin de respecter la prononciation gabor : « ž » correspond au [ʒ] de l'API.

<sup>7</sup> N.B : Dans la suite du texte, l'expression « les Roms » ne renvoie qu'aux Gabori.

<sup>8</sup> La Transylvanie est une province ethniquement très diversifiée, et ce depuis le Haut Moyen-Âge : Roumains, Magyars, Sicules, Saxons, Juifs, Tsiganes (divers) etc. Les Roumains y sont majoritaires mais les *magyarophones* dominant dans les départements (judete) de Mureș, Harghita et Covasna, où ils représentent entre 60 % et 80 % de la population. Ces trois judete correspondent approximativement à l'ancien territoire sicule de Transylvanie (Székelyföld-Tinutul secuiesc) : locuteurs du hongrois mais distincts des autres Magyars, les Sicules (Secui en roumain, Székelyek en hongrois) seraient les descendants des anciens gardes-frontières du Royaume de Hongrie, installés dans l'arc carpatique autour du 9e siècle. Ils formèrent jusqu'à la fin du 18e siècle des entités administratives particulières (les « Sièges » devenus par la suite « comitats »), dont le « Siège de Mureș ». Quand les ancêtres des Gabori ont-ils commencé à s'établir en ces terres ? La mémoire collective ne le dit pas : ils y ont été présents « de tous temps ».

<sup>9</sup> Cf. B. Houliat : « Les Gabori sont très mystérieux et n'entretiennent pas plus de relations avec les autres Roms qu'avec les gajé. [...] Leur droiture, leur prestance leur confèrent prestige auprès des autres Roms. Ils forment une sorte d'aristocratie » (Houliat, 1999 : 128).

<sup>10</sup> Si l'ethnonyme « *Gabori* » est aujourd'hui relativement connu en Transylvanie, d'autres termes sont utilisés pour les désigner : *Căldarari* par les roumanophones qui désignent ainsi tous les Tsiganes travaillant le métal (*căldar* = « chaudron ») ; *Cortorari* par des Tsiganes « modernisés » qui se distinguent alors de ces « Roms arriérés » (*cort* = « tente ») ; *Sikouïeri* par d'autres Roms transylvains faisant référence à leur région d'origine (*Secuime* = « pays des Sicules ») ; *Badogosi* par les Hongrois qui renvoient ainsi à leur métier jugé traditionnel (*badog* = « fer-blanc »), etc. Comme partout, chacun tente de mettre de l'ordre en désignant l'Autre à sa manière.

<sup>11</sup> Le sombre costume masculin (pantalon, veste et gilet noirs, ample chemise, grande moustache, chapeau noir) et son homologue féminin, particulièrement fleuri (jupe et tablier très plissés, chemisier et foulard aux couleurs vives), sont perçus par tous, Roms et *Gaže*,

miques et, d'une manière générale, grâce à une meilleure intégration de leur terroir originel à la Roumanie socialiste : embauche sur de grands chantiers, développement de l'industrie, des réseaux ferroviaires et routiers, etc. Aux confins de l'aire de rayonnement gabor, on trouve aujourd'hui quelques (rares) familles établies à Bucarest, Craiova et Iași. Les Gabori ne cessent néanmoins pas de se définir comme « Roms de la Mureș » et d'entretenir des liens avec les parents demeurant dans ce qu'ils présentent comme leur territoire d'origine : les « expatriés » vivant ailleurs en Roumanie disent « Je rentre à la maison » (« *Žav kbera* ») lorsqu'ils partent visiter des grands-parents, oncles, tantes, cousins ou alliés habitant autour de Tîrgu-Mureș. De même, ils continuent d'enterrer leurs morts dans les cimetières de leurs villages d'origine.

Depuis les années 1990, les Gabori sont perçus en Transylvanie comme un « clan tsigane » (*neam țiganesc*) « traditionnel et respectable » : ils sont ceux qui portent « fièrement » de grands chapeaux noirs et de grandes moustaches, ceux dont les femmes revêtent de longues jupes plissées et colorées, ceux qui travaillent le zinc et œuvrent à la pose de gouttières, etc. Ce sont, pour beaucoup d'observateurs, des « Tsiganes traditionnels authentiques », pour ne pas dire « mystérieux »<sup>9</sup>, auxquels seules manquent la tente et l'itinérance pour valider totalement la figure, bien établie depuis le 19<sup>ème</sup> siècle et les premiers travaux de tsiganologie, des « vrais Tsiganes nomades ». Les intéressés jouent eux-mêmes avec ces représentations – tout autant qu'ils les subissent – en s'affichant comme des « Roms nobles et respectables » (*rajkeane the patjivale Rōma*), radicalement distincts de la figure réprouvée du *țigan* « sale, voleur, menteur, etc. », défini par absence (de moralité, d'hygiène, d'histoire, etc.)<sup>10</sup>.

Quelques recherches, les photographies des décennies passées et une meilleure connaissance de l'histoire des familles permettent néanmoins de constater que le mode d'affirmation actuel de la « noblesse gabor », l'affichage de cette « authenticité ancestrale et vertueuse », est tout à fait récent : les Roms ne portent ostensiblement ce « costume traditionnel », directement issu des coutumes vestimentaires magyares locales<sup>11</sup>, que depuis une quinzaine d'années. Les larges chapeaux noirs ont ainsi fait leur apparition après la Révolution de 1989 – ceux qu'ils portaient jusqu'alors étaient identiques aux couvre-chefs des paysans hongrois.

Dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, la grande majorité des Roms ne travaillait pas d'autre part le métal mais s'engageait dans les fabriques locales ou chez les paysans voisins, tout en pratiquant une agriculture de subsistance (pommes de terre, maïs, poules, cochons, etc.) et, pour certains, diverses activités de récupération



(verre, peaux de bêtes, etc.). Quelques-uns étaient bien ferblantiers, rétameurs, chaudronniers et/ou maréchaux-ferrants, mais ils demeuraient très minoritaires. Le travail de la tôle zinguée et la pose de gouttières ne se sont largement développées parmi les Gabori qu'au cours des années 1950-60 : bien des « vieux » (*phure*) d'aujourd'hui, reconnus comme « grands professionnels » (*baro meștero*), n'ont donc pas appris le « métier traditionnel » auprès de semblables, mais chez des *Gaže* (hongrois ou roumains).

La société formée par ceux qui se disent aujourd'hui Gabori est ainsi bien différente de celle de leurs aïeux du début du siècle passé. L'idée de communauté de semblables (« Nous les Roms » – *Ame Roma*) n'est évidemment pas apparue *ex-nihilo* au cours des années 1950 ou 1990, mais la manière qu'ont les Roms d'être eux-mêmes *aujourd'hui* ne peut être dissociée d'un environnement humain, toujours mouvant, dans lequel ils évoluent au quotidien et dont ils font partie intégrante : les Roms ne sont pas hors de l'histoire ou en marge de celle-ci. Ils y sont, de plain-pied, à leur manière, et ne cessent à ce titre de réinventer leurs traditions.

« Plus ça change, plus c'est la même chose », disait le philosophe Alphonse Karr. Or ce qui permet aux Roms de changer tout en restant eux-mêmes, par-delà les générations et les aléas historiques, ce par quoi ils prennent possession du monde dans sa totalité, dans sa diversité, avec ses bouleversements, contradictions et incertitudes, ce « quelque chose » qui leur est propre et que ne connaissent pas les *Gaže* est, précisément, la *baxt* : la Chance-Fortune des Roms<sup>12</sup>.

comme une marque de l'« authentique tzigantude » gabor. Ils sont pourtant, l'un comme l'autre, les héritiers directs dans leur forme comme dans leurs couleurs des traditions vestimentaires locales, en particulier des vêtements hongrois autrefois portés aux jours de fête.

<sup>12</sup> Le terme *baxt* est passé dans le parler populaire roumain, en changeant sensiblement de sens : « *Băftă* : Chance, succès [...] Semble être passé au roumain par l'intermédiaire du tzigane, avec une nuance de vulgarité [...]. Tout en étant très usité dans le langage commun, le terme apparaît rarement en littérature. » A. Ciorănescu, *Dictionarul etimologic român*, Universidad de la Laguna, Tenerife, 1958-1966, ma traduction. La définition romanès serait sans doute bien différente et moins triviale.

## La *baxt*, jeu et enjeux

Les Gabori sont naturellement *baxtale*, tel est leur état normal. Prenant des nouvelles les uns des autres, l'une des réponses récurrentes est : « Je n'ai rien à dire de mauvais, grâce à Dieu » (« *Naphenav žungali, ala Devleke* »). Préciser ainsi, dès l'entame de la conversation, l'absence de mauvaise nouvelle confirme que les interlocuteurs sont, comme il se doit, *baxtale* – « chanceux-heureux ». Les problèmes et soucis actuels pourront être évoqués par la suite, ils ne démentiront jamais la *baxt* initialement et réciproquement reconnue des interlocuteurs.

Qu'est-ce donc qu'être *baxtalo* ? Ce n'est pas gagner au loto tous les mois, ni trouver régulièrement de l'argent dans la rue. La « chance » des Roms ne laisse pas place au hasard : elle est une qualité qui doit s'exprimer. Le mérite d'un Rom (ou d'une Romni) est ainsi de faire preuve de sa chance, au quotidien. La *baxt* permet de réussir dans les activités économiques, d'avoir une belle famille, en bonne santé, de bons alliés (*xanamica*), de bons amis *Gaže*, etc. Elle gouverne la réalisation des ambitions, grandes et petites, quotidiennes ou exceptionnelles. Cette « chance » est, comme l'écrit M. Stewart, « la juste sanction d'une conduite judicieuse » (Stewart, 1994-2 : 120) tout autant que la raison de cette conduite : les Roms réussissent parce qu'ils sont *baxtale*, et sont *baxtale* parce qu'ils réussissent.

Mais être *baxtalo* n'est en rien la garantie d'une vie en tout et pour tout bienheureuse. Tous les Roms connaissent des malheurs, personnels ou familiaux, l'enjeu étant de ne pas les laisser obscurcir trop longtemps l'horizon de la *baxt*. La « chance » du Rom peut donc se faire discrète ou être temporairement malmenée, elle n'est jamais totalement oubliée. Lors même que des épreuves (décès, maladie, accident) touchent un individu ou une famille, ceux-ci ne cessent pas d'être intrinsèquement *baxtale*, porteurs de la Fortune des Roms. Les semblables seront toujours là pour attester du fait que, malgré ces malheurs conjoncturels, l'intéressé et sa famille étaient et demeurent *baxtale* : ils sont, quoi qu'il arrive, alliés, cousins, frères, sœurs, descendants et héritiers de *baxtale* *Řoma*, ont eux-mêmes fait montre par le passé de cette *baxt* essentielle, transmise de génération en génération et, à n'en pas douter, auront d'autres occasions de l'exprimer. Tandis que nous rendions visite à des parents traversant visiblement une passe difficile (manque de ressources, problèmes familiaux), mes compagnons ne cessaient de me rappeler, sur le chemin du retour : « Tu sais, ils n'ont pas toujours été comme ça... ». Et de mentionner leurs réussites pas-

sées et/ou celles d'illustres parents. Toute opportunité est finalement bonne pour démontrer que leur « chance » est bel et bien là, discrète ou en sommeil à défaut d'avoir les possibilités de s'exprimer pleinement. La roue de la Fortune peut tourner, avec ses hauts et ses bas, mais les Roms s'évertuent à ne jamais en descendre.

Un individu évite ainsi d'« engager sa chance » lorsqu'il juge les circonstances trop hostiles : mieux vaut laisser la *baxt* dans l'ombre ou au repos plutôt qu'avoir la preuve de son inefficacité voire, pire encore, de son absence. À de nombreuses reprises mes hôtes refusaient de partir démarcher d'éventuels clients tandis que, par ailleurs, les dettes s'accumulaient : « Il n'y a pas de travail. Où veux-tu aller ?! » (« *Naj butji ! Kaj te ža ?!* »). Les journées passaient, sans activité particulière, nourrissant l'humeur maussade de chacun. Puis, ayant décidé un matin, pour des raisons obscures à mes yeux, qu'il y avait du travail, ils partaient dans tel ou tel village proposer leurs services (pose de gouttières) et revenaient en fin d'après-midi avec, si ce n'est un contrat conclu, au moins de sérieuses pistes de chantiers : leur « chance » avait fonctionné, lorsqu'ils l'avaient décidé. Voilà qui peut faire écho à la « résignation fataliste » dont il a été question plus haut, tout autant qu'à l'« omnipotent optimisme » des Tsiganes. En cédant à une fatalité ponctuelle sur laquelle il conserve, conceptuellement, toute emprise, le Rom demeure en dernière instance maître de son sort.

Tel est bien pour nous-mêmes, observateurs, le paradoxe : le destin des Roms serait de *contrôler* leur sort, grâce à la *baxt*. Et si cela semble improbable aux nôtres, à leurs yeux « destinée » et « libre-arbitre » ne se contredisent aucunement : leur « chance », naturelle et innée, donne aux Roms la maîtrise de leur existence. Ce n'est pas rien. Immergés dans l'altérité et, avant tout, parmi des *Gaže* omniprésents, les Gabori (comme les autres Tsiganes) semblent en effet vivre dans un monde qui n'est pas le leur : comment y trouver place alors que tout ce qui le constitue porte la marque de l'Autre ? Les *Gaže* sont en tout et partout. Ils ont façonné tous les paysages, produisent tout ce qui existe (nourriture, marchandises, argent, voitures, papiers d'identité, programmes télévisés, etc.) et détiennent jusqu'au monopole des relations institutionnelles avec Dieu : il n'existe pas de religion ni de clergé rom. L'affirmation de la présence gabor ne peut donc pas se faire sur ce terrain archi-contrôlé par l'Autre qu'est le monde des objets. Les Roms n'ont pas les moyens de jouer aux jeux dont la société majoritaire a inventé les règles, et s'abstiennent d'ailleurs bien d'y participer<sup>13</sup>. Mais à défaut de pouvoir ériger une enclave protégée, hors d'atteinte du contrôle *gažikano*, ils prennent possession de la totalité, *Gaže* inclus, par la *baxt*<sup>14</sup>. Plutôt que d'agir sur le contenu du monde, les Roms se rendent

<sup>13</sup> Ceci expliquant peut-être le manque de succès, au moins auprès des intéressés, des entreprises de « reconnaissance du peuple rom » qui se fondent toutes sur la logique « nationale » du contenu réifié : une langue, une histoire, un folklore, une mythologie etc. À ce jeu-là, les Roms ne seront jamais des joueurs complets. Il existe heureusement bien d'autres manières d'instaurer et de perpétuer des collectifs de semblables.

<sup>14</sup> Sur cette « prise de possession du monde » chez d'autres Tsiganes et par d'autres moyens, cf. Williams, 1993.

<sup>15</sup> *Tjinav / bitjinav* = j'achète/je vends. *Bilovengo* = gratuit (« sans argent »).

<sup>16</sup> La première traduction roumaine que me donnèrent les Gabori pour *Řumungur* fut « *corcitură* » = « bâtard ». *Řumungur* est la contraction de *Řom ungur* (« Rom hongrois »). Originaires d'une région magyarophone de Transylvanie, les Gabori désignent ainsi ceux qui ne savent pas le romanès, d'abord la langue (les *Řumunguri* ne sont censés connaître que le hongrois ou, selon leur lieu de résidence, le roumain) mais également tout ce qui fait des Roms des êtres respectables. Les *Řumunguri* s'habillent sans moralité, n'ont pas de savoir-faire traditionnel, etc. Précisons que les *Řumunguri*, tels que définis par les Gabori, ne correspondent à aucune réalité socio-culturelle. Ils ne forment pas plus un groupe qu'une communauté, hormis aux yeux des Gabori, lesquels, grâce à cette catégorie fantasmée, sont toujours d'accord avec leurs voisins hongrois ou roumains pour affirmer que les *řigani* (c'est-à-dire les *Řumunguri* et eux seuls) sont un grave problème. On retrouve cette même catégorie de Tsiganes dépréciés chez d'autres Roms roumains, sous différents termes (*Kařtale*, *Beyash*, *Rudari*...) mais également ailleurs en Europe.

ainsi, grâce à leur « chance », maîtres du cours des *évènements* qui font le monde, jour après jour. Les *Gaře* sont par définition incapables de contrôler leur sort : ils n'ont pas de *baxt*. Les Roms ont, quant à eux, vocation à la vérifier et à la faire jouer. Ils n'y réussissent pas toujours, de même que les Modernes ne parviennent jamais à soumettre définitivement la Nature, mais, et c'est l'important, ils s'emploient toujours à y réussir.

Car briser publiquement et définitivement la chaîne de la *baxt*, par laquelle des générations de *baxtale Řoma* engendrent des générations de *baxtale Řoma*, revient à sortir de la société des Roms. Le *bibaxtalo* (littéralement « privé de chance ») *ne peut plus* être Rom parmi les Roms – homme parmi les hommes. Personne ne se dit ni ne qualifie un semblable de *bibaxtalo*, sauf à vouloir invoquer sur l'individu, méprisé et/ou détesté, les malheurs : il s'agit au moins d'une injure, sinon d'une malédiction. Bien plus que « malchance », *bibaxt* signifie « Malheur ». Le romanès *bibaxtalo*, s'il semble en ce sens proche du roumain *nenorocit* (« malheureux ») formé à partir de *noroc* (« chance »), exprime une différence conceptuelle fondamentale : le « ne- » roumain est négatif là où le « bi- » romanès est privatif<sup>15</sup>. La traduction française de *bibaxtalo* pose dès lors problème, un tel préfixe devant logiquement être suivi d'un substantif. Une transposition pourrait en être : le « sans-Fortune ». Mais c'est l'adjectif lui-même qui est altéré, c'est-à-dire la *qualité* de la personne ainsi désignée.

Le *bibaxtalo* est pour ses semblables, et souvent pour lui-même, responsable de son malheur. Il n'a pas su se tirer des mauvaises passes, parce qu'incapable de faire jouer sa *baxt*. Cette dernière l'a abandonné, du fait même de ses agissements : par ses comportements indignes avec ses semblables mais également avec les *Gaře*, le *bibaxtalo* fait honte (*lařa*) à tout le monde en n'en éprouvant aucune. Quittant le cercle vertueux des *baxtale Řoma* il rejoint la vicieuse spirale des malheureux responsables de leur infortune. Celle-ci est contagieuse, risquant à tout moment de contredire la *baxt* collective des Roms. Lorsqu'ils ne quittent pas d'eux-mêmes la communauté, et sans être totalement rejetés, de tels individus sont ainsi déclarés irresponsables (*dile*, *malade* : « fous », « frappés »). Tenus à l'écart des affaires romanès et, avant tout, de cet exercice si délicat et auquel les Roms consacrent tant de temps qu'est la parole, le *bibaxtalo* n'a pas voix au chapitre, de peur que ses mots ne provoquent le malheur. Sa langue a perdu ces vertus qui guident et nourrissent les grandes discussions romanès : la honte (*lařa*) et le respect (*patřiv*). Lui-même le sait et se tient généralement à distance, fidèle à son non-rôle social, haussant tout juste les épaules

